

EGON GERSBACH, *Baubefunde der Perioden IVc–IVa der Heuneburg*. Mit Beiträgen von H. van den Boom, H. Drescher und J. Wahl. Römisch-Germanische Forschungen, Band 53. Verlag Philipp von Zabern, Mainz 1995. XV, 383 Seiten, 42 Tafeln, 30 Beilagen.

Avant de rendre compte de cet ouvrage tant attendu, je voudrais par avance dire tout le plaisir que j'ai eu à lire ce travail et encourager tous les protohistoriens à consacrer quelques jours à sa lecture. Je crois qu'ils seront comme moi enthousiasmés par l'abondance des données et la pertinence des analyses, impressionnés par la qualité et la quantité de travail réunis dans ce volume, et avides de connaître la suite. C'est un ouvrage qui servira de référence et, pour en avoir un premier aperçu, il faudrait le lire et le relire plusieurs fois, construire sa propre grille d'analyse, reclasser autrement les plans et les dessins pour tenter d'autres comparaisons, poser aux fouilleurs des dizaines de questions que suggère cet ensemble exceptionnel. Ils ont, bien sûr, déjà traité ici de nombreux problèmes, mais les enjeux sont tellement importants qu'on voudrait souvent en savoir encore plus. Il ne faut pas non plus oublier, en lisant cet ouvrage, qu'il porte sur une fouille déjà ancienne, et que les préoccupations d'aujourd'hui ne sont plus exactement les mêmes que celles qui intéressaient les archéologues il y a dix ou vingt ans. Enfin je sais par expérience que la publication d'un site aussi riche que la Heuneburg est une tâche lourde et assez ingrate, ce n'est qu'une interruption provisoire dans un travail de réflexion qui se poursuit bien au-delà. C'est donc des questions que je voudrais poser en faisant cette analyse, et les critiques que je pourrai faire sont seulement le signe de l'impatience d'un lecteur avide d'en savoir plus. Par avance je prie les auteurs de m'excuser si ici ou là je n'ai pas compris leur langue riche et belle, mais parfois difficile pour quelqu'un dont l'allemand n'est pas la « Muttersprache ».

Ce volume traite essentiellement du rempart et des constructions qu'il abrite pendant la période IV, c'est à dire pendant le Hallstatt D 1. Les analyses du mobilier contenu dans ces bâtiments, céramique, métal, et ossements humains, traitent d'un corpus moins extraordinaire, mais cependant fort intéressant, et indispensable pour comprendre à la fois l'intérêt du site et les limites des possibilités d'interprétation.

Le premier chapitre est consacré à la fortification en caissons de bois. Les empreintes des poutres sont suffisamment bien conservées pour qu'on puisse reconstituer sa structure et le volume de matériaux nécessités par cette construction. Il n'est pas possible toutefois de mettre en évidence les raccords entre poutres dans le sens de la longueur du mur, comme sur tous les remparts de ce type jusqu'à présent. Le mode de croisement des poutres aux angles du tracé, qui sont curieusement des angles vifs, (un angle droit pour le sud-est), est suggéré par le *Beilage 1*, mais en réalité il n'a pas encore pu être fouillé. C'est un point qui méritera d'être examiné si on a l'occasion de pratiquer de nouvelles fouilles.

Le célèbre mur de pierres et de briques est présenté avec tous les détails possibles. Il repose sur un terrain soigneusement préparé. Le socle de pierres est particulièrement impressionnant par le soin apporté à la taille des blocs. Les traces de différents outils sont conservées. Les pierres sont soigneusement taillées, trop bien presque pour des parements relativement irréguliers: les blocs sont en grande majorité horizontaux et rectangulaires, mais ils ne sont pas disposés en lits réguliers. Leur origine est à chercher dans un rayon de 2 à 7 kilomètres autour du site. L'analyse des briques montre qu'il a fallu mettre en place une véritable chaîne de fabrication pour réaliser les quelques 500 000 unités nécessaires pour la réalisation d'un mur de 3 à 4 mètres de haut. Leur forme a été moulée dans un coffrage en bois, dont les traces sont parfois conservées, et les fouilleurs estiment que le seul séchage a pu durer deux mois. On imagine tout de suite l'intérêt que présentera une analyse palynologique de ces pièces lors de nouvelles fouilles. Rectangulaires ou carrées, ces briques présentent des mesures assez standardisées, présentées dans les diagrammes des figures 30 et 31, qui pourraient être encore améliorés. Ces briques étaient posées sur un lit de mortier composé de sable et de « Lehm ».

L'ensemble du mur était également couvert d'une couche de mortier qui le protégeait des intempéries. De nombreuses traces de bois, chêne, hêtre et frêne, ont été relevées sur les ruines du mur. C'est un argument pour imaginer qu'il était couronné par un chemin de ronde en bois. L'aspect que présentait celui-ci, parois en bois ou en briques, toiture à un ou deux pans, reste bien sûr tout à fait hypothétique. La salubrité du mur était assurée par un système de drainage, qui est rarement attesté dans les habitats hallstattiens. Ici on en retrouve de multiples traces, même si leur organisation générale n'est pas toujours facile à mettre en évidence.

E. Gersbach a ensuite consacré quelques pages aux escaliers, dont il pense pouvoir identifier les traces près de la porte est et dans le redent sud. La question mérite d'être posée, et les planches retrouvées à proximité de la porte est peuvent correspondre en effet aux vestiges d'un système d'accès au chemin de ronde. En revanche les reconstructions proposées me semblent inutilement compliquées, et peu conformes à ce qu'on sait de la construction en bois à cette époque, aussi bien dans le monde grec qu'au nord des Alpes. De même, si la présence d'un poteau isolé dans plusieurs tours peut suggérer l'aménagement d'un chevêtre et d'une trappe dans le plafond, une échelle (dont on pourrait également discuter le type!) est plus vraisemblable qu'un escalier fixe comme celui qui est proposé sur la figure 41.

L'auteur défend la fonctionnalité des tours, parce que leur distance réciproque semble bien adaptée aux armes de l'époque. Elles sont logiquement disposées sur le côté de la forteresse le plus exposé aux agresseurs. L'utilisation de leur rez-de-chaussée, qui couvre une surface de 30 à 50 m<sup>2</sup>, est tout à fait intéressante, avec des foyers ou des fours, et des traces de lambris sur les murs. On peut se demander en effet comment les habitants de la forteresse ont tiré parti ces 17 espaces relativement vastes et bien abrités, qui a eu l'autorisation de les occuper, et quelles fonctions spécifiques leur ont été réservées.

Les éléments les plus spectaculaires des portes, leur tracé général et les fameuses crapaudines en pierre, avaient déjà été évoqués dans les publications précédentes. Ici E. Gersbach reprend leur analyse dans le détail, souligne leur complexité, et met à profit tous les éléments les plus ténus que la fouille a pu livrer. Ses reconstitutions sont convaincantes, exception faite des vantaux sur la figure 59 qui devaient plutôt ressembler, à notre avis, à ceux des portes de Biskupin. L'utilisation d'un modèle et de techniques méditerranéennes est confirmée, on peut regretter seulement que les éléments de comparaison concrets manquent dans le monde méditerranéen où les conditions de conservation et les occasions de mener des fouilles aussi étendues et méticuleuses ne se sont pas jusqu'ici présentées.

L'analyse des bâtiments retrouvés sur 6 niveaux à l'intérieur de l'enceinte constitue une contribution fondamentale à l'histoire de l'architecture et de l'habitat à l'âge du Fer. Plus de 225 constructions ont pu être identifiées pour cette phase IV dans toute la zone sud et dans une tranchée nord-sud qui couvrent en tout environ 40 % de la surface enclose. Si la phase la plus ancienne n'a conservé la trace que de 10 maisons, les autres en comptent entre 35 et 53: c'est-à-dire que l'espace est densément occupé, même si on ne reconstitue pas par la pensée des bâtiments disparus dans les quelques espaces vides des plans. On est habitué, dans les palafittes de l'âge du Bronze ou dans des sites comme Biskupin, à cette forte densité de maisons et à l'absence de place publique. Ce qui fait l'originalité de la Heuneburg, c'est qu'à la fois les maisons ne sont pas jointives, mais qu'elles sont nombreuses et relativement orientées les unes par rapport aux autres. Les axes dominants des faîtières sont Est/Ouest et Sud-Est/Nord-Ouest, ils suivent grossièrement la direction du rempart la plus proche; en fait les petits côtés des maisons au sud sont sensiblement parallèles aux grands côtés des maisons Ouest et Nord. Fossés intérieurs et palissades soulignent ces axes et suggèrent le présence d'un parcellaire correspondant sans doute à des propriétés. Mais il n'y a pas d'alignement rigoureux, de voies clairement tracées, comme on en connaît plus tard à Biskupin ou à Nages (Gard). En revanche rien ne s'oppose, à la différence de ces deux derniers sites, à une circulation croisée, nord-sud ou est-ouest. En comparant les relevés des phases successives, on constate que les bâtiments changent légèrement de forme ou d'orientation, mais que la distribution générale des parcelles reste la même. Il n'y a pas trace d'un plan directeur contraignant avec des voies parallèles et des îlots égaux, mais la distribution de l'espace semble néanmoins bien fixée.

L'analyse des maisons, qui constitue l'un des apports essentiels de ce livre, est bien menée: une description brève mais précise des traces relevées est accompagnée d'une proposition de restitution, parfois appuyée sur un dessin pour les plus complexes. Une synthèse reprend pour chaque phase les caractéristiques essentielles. Des plans détaillés sont fournis pour les ensembles les plus intéressants. Quelques 225 bâtiments se répartissent à peu près également sur les six phases analysées dans ce livre, la plus ancienne étant seule limitée à dix unités. Presque 90 % d'entre eux sont des bâtiments sur poteaux plantés. Les bâtiments à parois porteuses sont majoritaires dans la phase la plus ancienne (IVc), très rares dans les phases IVb, présents dans les phases IVa. C'est également dans ces phases IVa que le pin tend à remplacer le chêne dans la construction. La juxtaposition des deux techniques de construction est intéressante, mais difficile à interpréter. Il n'y a pas vraiment de différence claire de fonction ou de taille entre les bâtiments sur poteaux ou sur parois porteuses.

E. Gersbach reconstitue la plupart des maisons sur parois porteuses comme des « Bohlenständerbau »: la trace des poutres horizontales dont les extrémités croisées dépassent dans les angles seraient l'empreinte d'un cadre sur lequel auraient été plantés des poteaux verticaux formant une armature pour les parois. Ce choix est justifié p. 106 à propos de la maison 1 du niveau IVc, par la petite taille des cellules internes dessinées par la grille des poutres, et par la présence de pierres de calage sous les angles externes du bâtiment, qui auraient permis d'asseoir les supports verticaux. Ces deux arguments sont à prendre en considération, mais ils ne me semblent pas très convaincants: on peut très bien interpréter la grille de poutres au sol comme le support d'un plancher et comme un renforcement de la cohérence de la maison, sans pour autant imaginer que des parois internes montent au droit de chaque poutre. Le cadre horizontal suffit d'autre part à soutenir d'éventuels supports verticaux, les pierres n'ajoutent pas grand chose à sa solidité. La preuve d'une construction en « Bohlenständerbau » serait bien sûr la trace d'une mortaise au croisement des poutres mais, malgré la relativement bonne conservation de celles-ci, il ne semble pas qu'on en ait retrouvé. C'est au fouilleur de nous dire si ces traces auraient pu être vues ou non sur le terrain. Dans un contexte où voisinent bâtiments sur poteaux plantés et bâtiments sur parois porteuses, l'hypothèse la plus raisonnable me semble être la suivante: les constructions en poutres horizontales dont les extrémités croisées dépassent dans les angles ont plus vraisemblablement des parois en « Blockbau »,

même si un ou deux supports verticaux apparaissent dans l'espace interne, pour soulager le poids de la toiture; les constructions sur poutres horizontales dont les extrémités dans les angles sont seulement jointives relèvent d'une technique plus complexe, comme celle que propose E. Gersbach. Le « Blockbau » en effet est plus rapide à mettre en œuvre que le « Bohlenständerbau ». Ce n'est là en fait qu'une question posée aux fouilleurs, car ce sont eux qui sont les mieux à même de trancher entre ces deux possibilités, à partir de toutes les observations qu'ils ont faites en fouille et qu'il serait utile de mieux expliciter.

En revanche la présence de poinçons et de contreventements dans les parties hautes des reconstitutions graphiques me semble tout à fait anachronique: les travaux théoriques de A. Zippelius comme les expérimentations plus récentes ont depuis longtemps montré que des charpentes beaucoup plus simples pouvaient couvrir les bâtiments protohistoriques. La reconstitution de cheminées ne m'a pas non plus vraiment convaincu. Les traces au sol sont bien modestes, quatre trous de poteau en général, et leur liaison avec le foyer voisin n'est pas absolument évidente. Est-ce qu'un conduit de cheminée en bois n'est pas condamné à prendre feu à plus ou moins longue échéance? On sait que l'évacuation des fumées ne nécessite pas la présence d'une cheminée dans les maisons protohistoriques à toiture de chaume. Enfin on ne dispose d'aucune comparaison fiable à ma connaissance dans les habitats de l'âge du Fer européen.

Les maisons sur poteaux plantés posent moins de problèmes, d'autant plus que la plupart d'entre elles sont de petite taille et construites sur des plans simples. 90 bâtiments reposent sur deux rangées de 3 poteaux, 33 sur 4 poteaux. La majorité des constructions plus complexes et aussi plus grandes est constituée de bâtiments à deux nefs avec un toit à double pente, parfois arrondi en pavillon aux extrémités. Souvent les poteaux sont plus nombreux sur les parois que dans l'axe de la construction. Les bâtiments sans support axial sont plus rares. Un corpus aussi étendu méritera certainement encore de nombreuses analyses et des comparaisons avec les habitats contemporains dans les fermes. Les analyses de E. Gersbach, son tableau récapitulatif des figures 76 et 77, et les quelques exemples qu'il traite plus dans le détail, constituent déjà une base de travail sans équivalent pour le premier âge du Fer.

En ce qui concerne la fonction des bâtiments, l'auteur s'appuie essentiellement sur leur surface, qui est effectivement la donnée la plus évidente. Au-dessus de 100 m<sup>2</sup>, on a affaire à des habitations. Pour la période IVb, il distingue plusieurs groupes d'habitations entre 35 et 100 m<sup>2</sup>, qui peuvent refléter l'importance de la famille qui les occupe. Entre 5 et 9 m<sup>2</sup>, il s'agit de greniers; entre 13 et 20 m<sup>2</sup>, le diamètre des poteaux ou d'autres détails permettront de trancher entre le grenier surélevé et la remise. La présence ou l'absence de foyers, de foyers, ou encore de traces du travail du travail du surélevé est plus considérée, sauf dans certains cas, comme un argument suffisant pour distinguer des ateliers ou des habitations. Les sols sont en effet si minces et si pauvres en vestiges qu'il est difficile de tirer des conclusions de matériaux aussi peu abondants, ou encore d'exclure complètement l'hypothèse d'une destruction des foyers.

H. van den Boom rappelle dans sa contribution sur le mobilier que la plupart du temps il est difficile d'affirmer que celui-ci a été utilisé dans la maison où il a été trouvé: il peut provenir des remblais, les éléments en place sont très rares. C'est donc une image générale des activités sur le site qui ressort de son analyse, plus qu'une localisation précise. La céramique constitue le corpus le plus important, avec 750 formes en tout, nombre qui reste faible par rapport à la densité et à la durée de l'occupation. On retrouve les formes typiques du Hallstatt D1, même si leur éventail est moins complet que sur l'habitat extérieur. La céramique peinte est omniprésente. Les vestiges de tissage, de fabrication d'objets en os ou en bois de cervidés sont également présents. Un atelier pour le travail du lignite a été identifié. Les bronziers ont laissé des traces un peu partout. Les maisons où les traces de leurs activités sont les plus évidentes livrent également des vestiges typiques des habitations, de telle sorte qu'on ne peut pas imaginer des constructions réservées au seul travail du métal.

H. Drescher développe une analyse très complète du travail des alliages à base de cuivre sur le site. Le niveau technique est excellent pour l'époque, avec par exemple des objets tournés, ou encore des soudures mêlant les différents métaux. Les traces du travail de chaudronnerie comme de la fonte d'objets sont abondantes. Les deux techniques sont apparemment pratiquées aux mêmes endroits. À partir d'une analyse fine de la répartition des vestiges du travail du métal, illustré par de nombreuses cartes de répartition, l'auteur peut isoler quatre secteurs dans l'habitat à l'intérieur desquels se trouvaient les ateliers. Relevons quelques résultats dans cette contribution très riche: si les fibules sont les objets les plus fréquents, les moules retrouvés sont principalement de moules à bracelets; les bronziers de la Heuneburg avaient une prédilection pour la technique de la fonte à la cire perdue; on trouvera enfin de nombreux détails sur la technique de fabrication des rivets. La quantité d'objets retrouvés, quelques 400 fibules et un peu plus de 200 épingles, semble bien faible pour une occupation de 150 ans. Leur poids total est inférieur à 2 kilogrammes. Il faudrait comparer ces chiffres phase par phase avec ceux de la céramique et des ossements, pour voir si les courbes sont parallèles ou divergentes. Il est clair en tout cas que seule une petite partie du mobilier nous est parvenue. Enfin la contribution de J. Wahl concerne les ossements humains, dont une petite centaine a été retrouvée sur le site. On remarque la sépulture d'une femme qui se trouvait le long de la muraille au sud, et plusieurs fragments de crâne perforés.

La présentation de l'ouvrage est très efficace, la répartition des illustrations entre le volume de texte et les « Beilagen » est bien équilibrée. On regrette en revanche que la bibliographie ne soit pas séparée des notes, d'autant plus que des erreurs se sont parfois glissées dans les renvois (Villes Anm. 234 et non 233).

Il faut bien arrêter là ce compte-rendu, faute de temps et de place. Mais le plus bel hommage qu'on peut faire à la qualité de ce travail, c'est de prévenir le lecteur qu'il aura du mal à quitter ce livre une fois qu'il l'aura ouvert. Chaque proposition des auteurs suscite des questions, donne envie de manipuler les plans et les données, de chercher des comparaisons. Si les auteurs ont avancé des interprétations, ils ont publié suffisamment d'éléments pour que les lecteurs contestent ou vérifient sur pièce leurs hypothèses. C'est donc un ouvrage passionnant dans une série déjà célèbre, et la suite est bien sûr très attendue.

Guermantes

Olivier Büchschütz